

si le mauvais principe devait régner : je la déteste. Cette faction est une des causes de nos malheurs, par son alliance avec celle des roués politiques. A elles deux, elles ruineront la France, pour peu que vous les laissiez faire. Paris a eu peur des clubs ; il ne sait pas ce qu'il doit redouter de la faction des Ennuyés !

A. JAL.



## DE L'IMPROVISATION

APPLIQUÉE

AUX DISCOURS DES PRINCES 1.



Les princes croient peut-être qu'ils ont moins besoin que d'autres de savoir bien parler ; car

1. L'art difficile de l'improvisation n'est pas seulement utile aux princes : son usage deviendra de plus en plus général par le développement progressif de nos mœurs constitutionnelles. Aussi



il ne manque pas de gens autour d'eux, toujours empressés de trouver charmant ce qu'ils ont dit, ou même ce qu'ils ont voulu dire, quoiqu'ils y aient mal réussi.

Ce genre d'approbation ne peut flatter que les princes sans esprit, sans mérite réel; ceux que l'amour-propre aveugle, au point de ne pas leur laisser voir qu'on les trompe, si même, au fond, on ne se moque pas d'eux.

Un prince doué de bon sens méprisera toujours les flatteurs, comme l'espèce d'homme la plus détestable et la plus dangereuse. Il n'en devra pas moins sentir le prix d'une approbation justement méritée: mais il saura que l'estime des autres hommes ne s'achète pas sans quelques efforts, même de la part de ceux qui, par l'élévation de leur rang, sembleraient en être dispensés.

On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

les réflexions suivantes (écrites en 1829 pour le duc de Ch..... qui, à cette époque, achevait son cours de droit), s'adressent-elles à tous ceux qui désirent ne point rester étrangers à la discussion des affaires publiques, et qui, tôt ou tard, peuvent être appelés à y prendre une part plus ou moins active. Du reste, chacun séparera facilement, dans ce morceau, des applications particulières à la position de la personne pour laquelle il fut primitivement écrit, les préceptes généraux qui peuvent convenir à tous.

Cette admirable sentence du bon La Fontaine n'a été dite que pour les grands. Ils ont besoin d'appui; et pour eux ce n'est pas un médiocre avantage que de savoir se concilier le dévouement et l'amitié d'autrui.

Or, quel moyen plus efficace pourraient-ils employer pour y réussir, que celui de la parole, qui ne nous a été donnée par la bonté divine que pour apprendre, enseigner, discuter, communiquer nos sentiments et nos affections à nos semblables, resserrer les nœuds de la société civile, et faire régner la justice et l'union parmi les hommes.

Mais il en est de la parole comme de toutes nos autres facultés; on peut être heureux ou maladroit dans l'emploi que l'on en fait; il faut apprendre à en régler l'exercice, pour en faire l'instrument docile de nos besoins et de nos volontés.

Le défaut d'habitude est l'excuse qu'on allègue toujours, quand il s'agit de s'exprimer en public. Mais, c'est précisément parce qu'on n'a pas l'habitude de la parole sans l'avoir acquise, qu'il faut de bonne heure travailler à l'acquérir; surmonter cette fausse honte qui enchaîne nos facultés; et, sans jamais déposer cette modestie qui convient même au rang suprême, abjurer



cette timidité qui s'allie mal avec la générosité du caractère et la véritable grandeur.

*Improviser* ne signifie point parler à tort et à travers, sans savoir ce qu'on dit. Le sage, dit-on; tourne sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. Cela veut dire seulement qu'on ne doit jamais parler avec irréflexion et sans y avoir songé.

Avant donc que de dire, apprenez à penser.

Je n'applique pas le mot *improvisation* au fond de la pensée, mais seulement à la facilité de parler, *en termes non préparés*, sur un sujet suffisamment conçu et médité. Avec cette seule prédisposition, on doit être en état de rendre ses idées, si le poète n'a pas menti en disant :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,  
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Mais on peut être pris au dépourvu; notre intelligence parfois se trouve brusquement attaquée; le temps lui manque pour se reconnaître et se disposer : c'est dans ces occasions rares que l'on reconnaît la *présence d'esprit*, c'est-à-dire, l'art d'appeler promptement ses idées à son secours, de les mettre en ordre, et de se disposer au combat, comme à l'attaque d'un camp sur-

pris, qu'il faut défendre avec les premiers hommes que l'on trouve sous sa main, pour donner le temps au reste de se former et de venir nous dégager.

Dans ces circonstances souvent très embarrassantes, un double écueil peut se présenter : l'homme attaqué à l'improvisiste sur un sujet délicat doit également craindre d'inspirer la défiance s'il se montre trop réservé, ou de se trahir par indiscretion, s'il n'est pas assez en garde contre un premier mouvement. On doit se cuirasser d'avance pour ces sortes de combats, s'affermir contre une interpellation brusque, comme on s'accoutume à ne plus tressaillir au bruit d'une subite explosion : il faut tenir le milieu entre la dissimulation et l'emportement, et savoir *se posséder*, c'est-à-dire, rester maître de soi, grand moyen de se rendre maître des autres.

L'improvisation doit être différente selon les genres de discours. — Les princes n'ont guère occasion de faire des discours d'apparat; et si cela leur arrive, on prend soin de les rédiger par écrit : trop heureux alors si la copie a été disposée avec assez d'intelligence pour que le sens ne soit pas rompu au moment où il faut tourner le feuillet....



Mais ils sont fréquemment exposés à soutenir des conversations, ou sérieuses, ou légères, qui toutes, cependant, ont leur mérite comme leur difficulté. En toute rencontre, il leur importe de se garder d'une défaite et de s'assurer la supériorité, soit qu'ils parlent à de simples particuliers ou à des chefs de corps, à des nationaux ou à des étrangers.

Tout l'art des princes est de faire en sorte que l'on soit satisfait d'eux. Personne ne doit sortir mécontent de leur audience; ils doivent se réserver les paroles gracieuses, et laisser les sévérités à d'autres organes. Louis XIV excellait en cela. Au contraire, j'ai entendu des amis de Louis XVI déplorer son inaptitude à parler en face à ceux qui lui étaient présentés. A peine un officier, un savant, un artiste, étaient sortis, ce prince trouvait sur leur compte des choses aimables, mais dont l'effet était perdu, puisqu'ils n'étaient plus là pour les entendre.

Ce manque d'à-propos est très-malheureux pour un prince; car il ne peut pas donner à tous ceux qui l'approchent des titres, des honneurs ou des pensions: mais il peut donner à tous de *bonnes paroles*, et leur adresser des *mots obligants*; cette monnaie ne ruine pas le trésor, et a un grand cours pour gagner les cœurs, surtout

ceux des Français. *Il m'a bien reçu*; cela réconcilie même le plaideur avec le juge qui, plus tard, lui a fait perdre son procès.

Ceci nous conduit à remarquer que les princes doivent soigneusement s'interdire toute raillerie: rien ne serait plus propre à leur faire des ennemis irréconciliables: un trait indifférent de la part d'un égal, à qui l'on peut répondre sur le même ton, devient poignant de la part d'un prince dont on se croit obligé de tout accepter sans murmurer. L'âme en reste profondément blessée: *manet altâ mente repostum*; et plus d'une fois la vengeance s'en est suivie.

Cette expérience que donne l'âge mûr, la jeunesse ne l'a pas toujours. On raconte que, sous Louis XIV, madame la Dauphine ayant vu entrer un officier tout balafre, s'écria: *Mon dieu! qu'il est laid!* — « Vous vous trompez, madame, » reprit à l'instant le grand roi, « c'est un des plus beaux hommes de mon royaume, car c'est un des plus braves<sup>1</sup>. » Sans cette heureuse repartie,

1. Cela me rappelle un trait dont j'ai été témoin. A une cérémonie de Saint-Eustache, où une dame se trouvait avec son fils, celui-ci, voyant passer un militaire amputé, dit: — « Ah! maman, vois-tu ce monsieur qui n'a point de jambe. — Mon fils, « ne voyez-vous pas qu'il la porte à sa boutonnière! » Il était décoré.



un brave homme restait humilié en présence de toute la cour.

Louis XII et Henri IV ont rendu leur personne aimable à leurs contemporains et leur mémoire chère à la nation, par une foule de mots heureux partis du cœur, et qui prouvent la bonté de leur caractère. Cela vaut mieux que ces dictons apprêtés qui ne sont qu'ingénieux, et ces citations amenées de loin qui font tout au plus passer celui qui les a proférées pour un roi bel esprit...

Le grand nombre de gens qui défilent devant les princes devient sans doute pour eux une source d'embarras : comment, en effet, dire toujours des choses remarquables à des personnes que l'on ne connaît pas, ou que l'on connaît peu, ou que l'on connaît trop ? Cela est impossible, j'en conviens.

Mais, remarquons d'abord qu'il ne s'agit pas d'être brillant avec tout le monde. Les compliments ont aussi leur justice distributive, dans laquelle il faut tenir compte du mérite, des rangs, des services, de la position particulière de chacun.

L'essentiel est d'acquérir une aisance générale avec tous, et de n'être pas plus embarrassé pour diversifier le langage que pour varier le salut. Précisément parce qu'on voit beaucoup de mon-

de, on a bientôt contracté l'habitude des réceptions; et, une fois rompu à ce qui fait le fond de ce manège, à l'un un regard, un sourire, à l'autre un mot sur la place qu'il a obtenue, sur celle qu'il mérite, une condoléance sur un malheur ou un accident, on se réserve pour les hommes qui sortent de ligne, ceux qu'on a une raison particulière de distinguer et d'engager à soi par de bonnes manières.

Pour apporter à cette distribution de la variété et de la justesse, on doit, si je puis m'exprimer ainsi, étudier sa cour, ou son salon.

Il y a une manière de parler aux dames, qui n'est point celle de parler aux hommes : la première s'apprend assez vite par un jeune prince; elle tient plus encore à la forme qu'au fond : l'autre présente plus de difficulté.

Distinguez les personnages qui apparaissent dans votre panorama, par leur profession, leurs fonctions, leur genre de mérite.

On ne parle point au militaire comme au magistrat : l'un veut un parler bref, positif; c'est du service, de l'armée, de la gloire qu'il faut l'entretenir : à l'autre, on parlera des lois, de la justice et de l'indépendance qu'elle exige : relevant toujours dans chacun les devoirs de son état; moyen indirect mais puissant d'exciter à



la vertu, en montrant l'estime qu'on en fait.

Les poètes, les gens de lettres, en général les auteurs aiment qu'on leur parle de leurs travaux. Faites-le en amateur éclairé; abstenez-vous de critique, et toutefois ne louez pas sans discernement; il ne vous resterait rien à dire à ceux qui méritent réellement d'être loués. On dira à l'un<sup>\*\*\*</sup>: « Vos pièces sont remplies d'esprit; » et à l'autre<sup>\*\*\*</sup>: « Vous honorez votre époque, vos « vers se recommandent autant par la noblesse « de vos sentiments que par le charme qui s'y « fait remarquer. » Selon Horace, ce n'est pas une médiocre gloire que de plaire aux princes,

Principibus placuisse viris haud ultima laus est;

mais c'est à condition que les princes se connaîtront en vrai mérite, et sauront le distinguer de la médiocrité.

Après avoir fait porter ses considérations sur les particuliers, il faut faire encore plus d'attention aux Corps. Tout Corps est respectable, parce que c'est une universalité, et que le Corps entier sera sensible, en bien ou en mal, à la manière dont ses chefs auront été reçus. Voilà pourquoi les Dames de la Halle sont accueillies avec politesse, ainsi que l'Académie, quoiqu'il y ait loin de l'une à l'autre sous le rapport de la rhétorique et du poli.

Il faut ensuite passer en revue, à part soi, les différents corps que l'on doit recevoir; corps diplomatique, avec lequel il faut toujours user de politique, par la raison qu'il n'en manque jamais; le clergé, auquel il ne faut jamais rien disputer sur le spirituel, pour être en mesure de ne lui rien céder sur le temporel; la magistrature, grave par elle-même, qu'il faut laisser parler, et qui aime à débiter et à entendre de grandes vérités comme à pratiquer de vertueuses maximes; le militaire, avec lequel un prince doit entrer plus particulièrement en communication, mais sur un ton particulier. Le civil aime qu'on soit caressant; il flatte, il voudrait presque être flatté. Le militaire se tient plus roide; on doit l'être aussi davantage avec lui. Devant les officiers, il faut être, pour ainsi dire, toujours sous les armes; ils aimeraient encore mieux un peu de rudesse que l'excès contraire.

Il faut qu'ils aient du prince l'opinion qu'il est *militaire comme eux*, qu'il se battrait *comme eux*; qu'il aime aussi la gloire, et qu'il n'hésiterait pas à verser son sang pour la patrie.

Rien surtout ne concilie plus à un prince l'estime du militaire que *la connaissance du métier*. Dans une revue, soyez bon, affable, mais tâchez de vous y connaître, et qu'on voie que vous



vous y connaissez. Parlez aux chefs, parlez aussi aux soldats avec bonté, cette bonté qui, sans déposer le commandement, s'occupe de leur bien-être et de la justice qui leur est due; mais qu'aucun détail du service, de l'armement ou de la manœuvre, n'échappe à vos regards.

L'éloquence militaire est un langage à part : il faut l'étudier, non pour y mettre de l'artifice, le soldat n'est pas rhétoricien; mais pour prendre le ton qui convient. A la première revue passée par un roi dont les prémices furent populaires, un vieux soldat sortit des rangs, l'arme au bras, et lui dit : « Sire, vingt-un ans de service, « trente campagnes, dix blessures méritent la « croix, et je ne l'ai pas! — Tu l'auras, » dit le roi. — Aussi brièvement et avec autant de justesse, à un soldat qui venait de lui dire : « Sire, « deux mots : *Congé, argent.* — Soldat, quatre : « *Ni l'un, ni l'autre,* » répondit Henri IV.

Les soldats français excellent en tours de phrases qui leur sont propres. Ils aiment dans leurs chefs une vivacité qui répond à la leur. La harangue de Henri IV, avant la bataille d'Ivry, doit être citée pour modèle. « Enfants, » disait-il à ses soldats, « si dans le fort de l'action vous « perdez vos enseignes, ralliez-vous à mon « panache, vous le trouverez toujours au che-

« min de l'honneur et de la victoire! » Voilà l'improvisation militaire : avec de pareils discours tenus à des Français, ils se feraient tuer jusqu'au dernier pour leur chef.

Si vous parlez à une grande réunion de troupes, ayez attention à une chose; c'est de n'employer que des tournures qui provoquent l'*adhésion* des auditeurs. Bonaparte a manqué à cette règle dans une grave circonstance, au 18 brumaire.

Il pérorait les troupes à Saint-Cloud; et, au lieu de leur dire : « N'est-il pas vrai que c'est moi que vous voulez pour chef, moi qui tant de fois vous ai conduits à la victoire.....? » et de provoquer ainsi un *oui* qui se serait propagé dans toute la ligne; il leur dit : « N'est-il pas vrai que vous ne voulez plus du directoire, de ce gouvernement faible et méprisé? » — *Non, non,* s'écrièrent les plus proches. « N'est-il pas vrai que vous ne voulez point de l'anarchie? » — *Non, non,* répondirent-ils encore plus fort. Mais ce *non*, parvenu aux derniers rangs, jeta de l'hésitation parmi les plus éloignés, qui, n'ayant pas entendu le discours, crurent que leurs camarades n'étaient pas de l'avis du général, et qu'ils ne voulaient pas de lui. Ajoutez à cela que le *oui*, dans une réunion d'hommes, comporte toujours plus d'enthousiasme que le *non*.